

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**82. Val-Richer, Lundi 9 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

82. Val-Richer, Lundi 9 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Interculturalisme](#), [Poésie](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document est une réponse à :

[85. Paris, Dimanche 8 juillet 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-07-09

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitOn m'a reproché d'être dédaigneux.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 289, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/99-103.

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°82. Lundi 9 Juillet, 7 heures

On m'a reproché d'être dédaigneux. J'en fais pénitence. Je vis ici Dieu sait à quelle distance de ma vie intérieure, habituelle. C'est la faute de notre état social et la loi du gouvernement représentatif. Vous n'avez jamais éprouvé cela. Je me trompe. C'était là votre, condition, et aussi votre sentiment quand vous êtes retournée à Pétersbourg. Les petits jeux de l'intérieur du Palais, votre étonnement de l'étonnement que vous avez excité autour de vous le jour où vous avez dit quelques mots de politique à dîner. Votre impossibilité de causer vraiment avec personne votre mal aise dans cette atmosphère pesante et inférieure, c'est le pendant de mon mal. Seulement vous aviez affaire à un Empereur, moi à des électeurs. Peu importe. Vous plaisiez à votre Empereur. Je plais aussi à mes électeurs. Je soupçonne même que je me prête à leurs affaires, à leurs conversations, avec moins d'effort et d'ennui que ne vous en imposaient les brusques fantaisies, ou les grosses gaietés impériales. Je ne connais personne qui sache moins descendre que vous.

Dans votre sphère, quand vous vous sentez en parfaite harmonie avec les situations, les idées les sentiments, les habitudes, les manières qui vous entourent vous avez l'esprit singulièrement animé, fertile souple ; vous êtes pleine de facilité, de laisser aller. Mais vous ne pouvez pas du tout vous dépayser. Sur tout autre échelon, dans tout autre air, vous êtes comme sous la machine pneumatique, mal à l'aise, froide immobile. Vous êtes, en fait, d'élévation et de tous les genres d'élévation, ce qu'on appelle aujourd'hui une spécialité. Vos habitudes sont devenues, votre nature. Restez comme vous êtes. Ce que vous avez me charme, et je ne vous désire point ce qui vous manque.

Je suis bien aise qu'Emilie Flahaut se marie bien. Mais c'est triste d'épouser un mari qui mourra dans deux ans. Si elle l'aime ? Est-ce qu'il est menacé de la maladie de Lord Kerry ? Qu'est devenue Lady Kerry ? Est-elle morte aussi ? Elle avait bien un air à mourir. Je n'ai jamais vu de structure si frêle et de blancheur si pâle. Voilà un singulier effet d'imagination. Je vous croyais en Angleterre. Je vous écrirais à Londres. J'allais vous prier de faire mes amitiés à Lord Landsdown. C'est un souvenir de l'an dernier. Et aussi un effet de ce que depuis quelques jours, vous passez comme vous dites, votre vie, en Angleterre. Je la regretterai bien pour vous dans quelques jours.

J'espère que vous verrez aujourd'hui, le Duc de Broglie. Je le désire. Je le verrai après-demain. Que nous sommes enfants ! Nous avons bien raison. C'est la vie que ces enfantillages-là. Je voudrais bien voir ce qu'elle serait si on les en retranchait tous, tous absolument. Mais j'aime mieux les enfantillages de près et sans intermédiaire. Dans un poète persan qui s'appelle Saadi, un voyageur s'arrête auprès d'une fleur : " Fleurs d'un parfum si doux, es-tu la rose ? - Non, mais j'ai vécu près d'elle. "

10 heure ¼

Votre n°85 est bien triste, triste pour vous, triste pour moi. De près, votre tristesse m'est douloureuse de loin intolérable. Mais pourquoi dit-on intolérable quand on tolère ? Et puis, ne m'en veuillez pas d'être triste aussi pour moi. Il faut me pardonner mon immense exigence. Adieu Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 82. Val-Richer, Lundi 9 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 9 juillet 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

29

On m'a reproché d'être dédaigneux.
 Je fais pénitence. Je vis ici Dieu sait à quelle distance de
 ma vie intérieure, habituelle. C'est la faute de notre état
 social et la loi du gouvernement représentatif. Vous n'avez
 jamais éprouvé cela. Je me trompe. C'était là votre
 condition, et aussi votre sentiment quand vous êtes retournée
 à Pétersbourg. Les petits jours de l'intérieur du Palais, votre
 étonnement de l'étonnement que vous avez éprouvé autour de vous,
 le jour où vous avez été quelques mots de politique à dîner,
 votre impossibilité de causer vraiment avec personne, votre
 malaise dans cette atmosphère pesante et inférieure, c'est
 le pendant de mon mal. Seulement vous aviez affaire à
 un Empereur, moi à des électeurs. Peu importe. Vous
 plaisiez à votre Empereur. Je plais aussi à mes électeurs.
 Je soupçonne même que je me prête à leurs affaires, à
 leurs conversations, avec moins d'effort et d'ennui que ne
 vous en imposaient les bourgeois fantaisistes ou le gros gâche,
 impérialistes. Je ne connais personne qui sache moins
 descendre que vous. Dans votre sphère, quand vous vous
 sentez en parfaite harmonie avec les situations, les idées,
 les sentiments, les habitudes, les manières qui vous entourent,
 vous avez l'esprit singulièrement animé, fertile, souple;

vous êtes pleine de facilité, de laisser aller. Mais vous ne pouvez pas du tout vous dépayser. Sur tout autre échelon, dans tout autre air, vous êtes comme sous la machine pneumatique, mal à l'aise, froide, immobile. Vous êtes, en fait d'élévation, et de toutes les genres d'élévation, ce qu'on appelle aujourd'hui une spécialité. Vous habitez, vous devenez, votre nature. Restez comme vous êtes. Ce que vous avez me charme, et je ne vous desirer point ce qui vous manque.

Je suis bien aise qu'Emily Statham se marie bien. Mais c'est triste d'épouser un mari qui mourra dans deux ans. Si elle l'aime ? Est-ce qu'il est menacé de la maladie de lord Kerry ? Qu'est devenue Lady Kerry ? Est-elle morte aussi ? Elle avait bien un air à mourir. Je n'ai jamais vu de structure si prête et de blancheur si pâle.

Voilà un singulier effet d'imagination. Je vous croyais en Angleterre. Je vous écrirais à Londres. J'allais vous prier de faire mes amitiés à lord Lansdowne. C'est un souvenir de l'an dernier. Et aussi un effet de ce que, depuis quelques jours, vous passez, comme vous dites, votre vie en Angleterre. Je la regretterai bien pour vous dans quelques jours.

J'espère que vous verrez aujourd'hui le duc de Broglie. Je le desirer. Je le verrai après demain. Que nous sommes enfants ! Vous avez bien raison. C'est la vie que ces enfantillages-là. Je voudrais bien voir ce qu'elle devient si on

les en voit
enfantillage
Dans
l'arrête
à la rose

Une
de pré
Mais pe
ne m'en
pardonne

le tu retrancherai tout, tout absolument. Mais j'aime mieux des
enfantillages de père et d'un intermédiaire.

Dans un Poète Breton, qui s'appelle Sadi, un voyageur
s'arrête au pied d'une fleur : « Plus d'un parfum de l'air, es-tu
à la rose ? — Non, mais j'ai vécu près d'elle »

le h. M.

Père M^e 88 est bien triste, triste pour vous, triste pour moi.
De près, votre tristesse est douloureuse de loin, intolérable.
Mais pourquoi est-elle intolérable quand on l'écrit ? Et puis
ne m'en veuillez pas d'être triste aussi pour moi. Il faut me
pardonner mon immense exigence. Adieu. Adieu.